

Études littéraires africaines

CHIKHI (Beïda) et DOUAIRE-BANNY (Anne), dir., *Kateb Yacine, « Au coeur d'une histoire polygonale »*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, coll. Plurial, 2014, 328 p. – ISBN 978-2-7535-3275-5



Michaëlla Money

Numéro 41, 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1037812ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1037812ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Money, M. (2016). Compte rendu de [CHIKHI (Beïda) et DOUAIRE-BANNY (Anne), dir., *Kateb Yacine, « Au coeur d'une histoire polygonale »*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, coll. Plurial, 2014, 328 p. – ISBN 978-2-7535-3275-5]. *Études littéraires africaines*, (41), 174–176. <https://doi.org/10.7202/1037812ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

louable, bien qu'elle soit marquée par une certaine hâte à accélérer l'adoption de solutions à un problème lancinant ; il conviendra un jour de se demander dans quelle mesure cette quête doit être confiée à la recherche scientifique spécialisée du domaine francophone, c'est-à-dire jusqu'à quel point celle-ci est condamnée à reproduire les modes de consécration des écrivains hexagonaux dont elle regrette qu'elle-même et « ses » écrivains font les frais. En tout cas, ce livre a le mérite d'attirer à nouveau l'attention sur un aspect central des productions francophones, à savoir les mécanismes de légitimation qui les traversent et en orientent le fonctionnement d'une manière plus profonde qu'on ne l'admet communément, y compris dans le présent ouvrage.

■ Paul DIRKX

CHIKHI (BEÏDA) ET DOUAIRE-BANNY (ANNE), DIR., *KATEB YACINE, « AU CŒUR D'UNE HISTOIRE POLYGONALE »*. RENNES : PRESSES UNIVERSITAIRES DE RENNES, COLL. PLURIAL, 2014, 328 P. – ISBN 978-2-7535-3275-5.

Le terme « histoire » est ici à comprendre au sens littéraire du terme, car nous avons bien affaire à une narration, celle de la légende katébiennne qui n'en finit pas de fasciner la critique. Le livre affiche clairement son parti pris pour la rêverie, lisible notamment à travers les titres des différentes parties : « Miroirs et chemine-ments », « Spéculaires », « Mémoires ». L'aspect volontairement hétéroclite de l'ouvrage – les articles scientifiques côtoient les textes littéraires et les extraits d'entretiens – participe de son projet avec bonheur. La multiplicité d'approches et de formes invite à une lecture impressionniste, qui rend tangible la séduction que le miroitement de la légende katébiennne engendre chez les différents contributeurs. Le parti pris de la contemplation n'est pas moins fécond qu'un autre, mais il peut malheureusement conduire à certains écueils, que l'ouvrage n'évite pas toujours.

Le premier est bien sûr la répétition des obsessions relatives à l'œuvre de Kateb Yacine : l'imaginaire de la ville, l'humour, le rapport à Albert Camus, « *Nedjma*, métaphore de l'Algérie »... Toutefois, certains articles méritent d'être distingués. Celui de Juliette Morel : « Kateb Yacine, l'écrivain-cartographe », offre un point de vue original sur la fonction du polygone en tant que principe créateur de territoires dans l'œuvre. L'article de Margaret A. Majumdar se propose d'étudier comparativement *Nedjma* et *Le Premier homme* ; le parallèle entre Kateb et Camus demeure un sujet beau et grave,

qui, bien qu'il ait déjà été maintes fois traité, ne lasse pas le lecteur, tant la douleur commune à ces deux hommes recèle de complexité. Malheureusement, l'article souffre un peu d'un portrait tronqué d'Albert Camus que l'auteur semble brosser par empathie avec la vision, volontairement réductrice, que Kateb Yacine a eue de Camus, sans en être nécessairement dupe lui-même ; cette étude n'en demeure pas moins très enrichissante et elle échappe au reproche d'être partisane – le deuxième écueil qui menaçait l'entreprise de ce livre –, ce qui n'est pas tout à fait le cas, par exemple, de l'article consacré à la réception journalistique de Kateb.

La deuxième partie de l'ouvrage, consacrée au théâtre, se distingue nettement du reste. Les articles qui la composent déploient une énergie interprétative tout à fait remarquable, tant du point de vue de l'exigence que de la qualité des études critiques qui y sont menées. L'article d'Angélique Gomis, ouvrant un point de vue original sur « Kateb Yacine au miroir de Shakespeare », constitue une étude surprenante de la violence dans le théâtre de ces deux auteurs. Dalila Mekki tire de sa connaissance de la dimension alchimique dans l'œuvre de Kateb un article très riche et particulièrement intéressant lorsqu'elle s'attache à l'aspect carnavalesque de *La Poudre d'intelligence*. C'est également à cette pièce, encore trop peu étudiée, que s'est intéressée Céline Thomas. Elle signe ici un article passionnant qui souligne avec beaucoup de finesse l'aspect ludique de cette œuvre.

Par sa densité et son niveau d'exigence, cette deuxième partie contraste avec la troisième qui entraîne le livre vers un autre écueil. Intitulée « Le don du lien », celle-ci apparaît en effet comme un miroir où l'on se regarde contempler l'auteur de *Nedjma* et du *Cadavre encerclé*. Ce problème découle d'une erreur de composition, car la nécessité d'isoler du reste du livre les trois documents qui la composent – un article et deux entretiens – ne se justifie pas par une quelconque thématique commune ou spécificité intrinsèque. Cela est bien dommage car l'article d'Anne Douaire-Banny, situé dans la première partie, eût ainsi augmenté le nombre des miroirs qu'elle examine, tandis que les deux entretiens, situés dans « Spéculaires », eussent sans doute moins souffert de leur isolement. Ainsi, la faiblesse de cette troisième partie ne lui permet pas de constituer, à elle seule, un volet de cette histoire littéraire polygonale que le livre se propose de raconter.

Enfin, les textes d'écrivains rendent hommage à Kateb Yacine tandis qu'un choix d'entretiens clôturé le livre, venant compléter ainsi la série de textes réunis par Gilles Carpentier sous le titre *Le*

Poète comme un boxeur, que les lecteurs de Kateb Yacine connaissent bien. L'« histoire polygonale » que l'on nous conte ici est fragmentée et hétéroclite, à l'image de l'œuvre de Kateb. Quoiqu'elle en embrasse de nombreuses facettes, l'on y sent pourtant quelque chose d'insatisfaisant. Peut-être souffre-t-elle tout simplement d'avoir voulu ancrer dans le domaine scientifique un chant de louange qui se fût mieux accommodé d'une forme exclusivement littéraire.

■ Michaëlla MONEY

CHITOUR (MARIE-FRANÇOISE), *SONY LABOU TANSI, « LA VIE ET DEMIE »*. PARIS : HONORÉ CHAMPION, COLL. ENTRE LES LIGNES, 2015, 118 P. – ISBN 9782745329790.

Sony Labou Tansi est connu pour être l'auteur de *La Vie et demie*, et ce « premier roman » (p. 19) – le premier, du moins, à être publié, en 1979 – est considéré comme son chef-d'œuvre. Quoi de plus normal qu'il fasse l'objet d'un ouvrage de cette collection « Entre les lignes », qui se donne « pour but de faire découvrir et étudier des grands auteurs francophones du Sud ». Pourtant, si la découverte de ce « monde chaotique » (chapitre II) atteint aisément son but, suivant une approche spatio-temporelle attentive aux cahots et aux détours des « chemins tortueux de la fable » (Avertissement de l'auteur), l'étude des « personnages et [d]es thèmes » (chapitre III), nettement plus classique, s'avère moins convaincante, tout comme l'attribution malheureuse de la boutade de l'ainé Tchicaya au cadet Sony, « Je suis un Congaulois », choisie comme incipit du chapitre I, « Le parcours d'un écrivain », alors qu'est négligée la piste latino-américaine du fameux « réalisme magique » ou, selon Sony, « fantastique », qui n'est mentionnée qu'à la fin du chapitre II, au titre de « l'intertextualité ». On croit comprendre que l'identité « congauloise » imposée d'entrée de jeu à l'homme et à l'œuvre devrait légitimer une étude de cette « fable » par la boîte à outils de la critique française, de la narratologie (Genette, Hamon) au formalisme grammatical (congolismes vus comme des « écarts » par rapport à la norme) en passant par la lecture « symbolique » ou ethnoculturelle (recours au conte, proverbe...). Mais ce compromis paraît bien bancal et, qui plus est, impuissant à rendre compte d'un roman indiscipliné, foncièrement rebelle aux catégories académiques ou aux étiquettes éditoriales, l'auteur lui-même doutant d'ailleurs que son « roman » en fût un. Le mérite de cette étude est